

## L'art et la matière du relieur

Dominique Charlent, Anne Both

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Charlent Dominique, Both Anne. L'art et la matière du relieur. In: La Gazette des archives, n°239, 2015-3. Chemins de traverses : ces métiers au service des archives. Regard d'une ethnologue. pp. 87-96;

doi : <https://doi.org/10.3406/gazar.2015.5333>

[https://www.persee.fr/doc/gazar\\_0016-5522\\_2015\\_num\\_239\\_3\\_5333](https://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2015_num_239_3_5333)

---

Fichier pdf généré le 12/05/2018

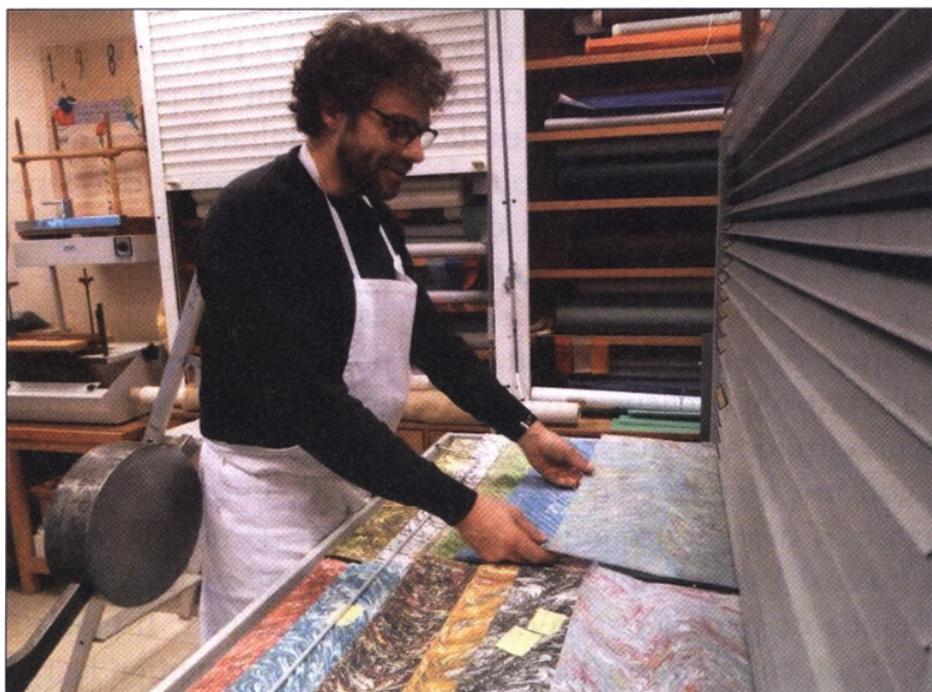
# L'art et la matière du relieur

---

Dominique CHARLENT,  
entretien mené par Anne BOTH

Varié dans les techniques, mais surtout dans les matières, le métier de relieur continue de séduire nombre d'apprentis dont certains découvrent qu'il n'est pas si facile qu'il y paraît. Par ailleurs, en trente ans, ce métier qui consiste à reproduire des techniques anciennes a considérablement évolué.

Dominique Charlent est relieur, technicien aux Archives départementales de l'Oise depuis 1984. Depuis plus de trente ans, il pratique la reliure et la dorure sur les ouvrages de la bibliothèque et les registres des archives. Il pose un regard critique sur les gestes, l'apprentissage, l'évolution des matériaux et le contact avec la matière.



Dominique Charlent, relieur aux Archives départementales de l'Oise, en train de choisir du papier marbré pour une garde © Anne Both

**On ne le sait peut-être pas, mais il y aurait entre cinquante à soixante étapes pour relier un livre.**

Il n'y a peut-être pas soixante étapes pour réaliser un livre, mais une soixantaine de gestes. Les étapes seraient les suivantes : débrochage, quand on démonte le corps d'ouvrage, couture, arrondissure-endossure, pose des plats, couverture, pose des gardes et dorure. De mon côté, je m'organise au niveau des trains de reliure de vingt à trente livres : je découpe mentalement les épisodes ainsi, si on peut parler d'épisodes. Je vais changer de poste dans l'atelier, et donc d'outils et de matière première. Par exemple, je viens de finir la phase ponçage et je vais commencer la couverture. J'ai ainsi fait le nettoyage de l'atelier, rangé tout le matériel, sorti les rouleaux de toile de couverture, les morceaux de cuir, etc. Après cette étape, on parle davantage de gestes.

**Vous procédez en regroupant les livres et en les traitant par tâche.**

Je n'aime pas le discours qui compare le privé et le fonctionnaire, par exemple l'affirmation suivante : « Vous n'êtes pas rentable, mais l'intérêt c'est la qualité de votre travail ». Je trouve qu'une personne peut être rentable et faire un travail de qualité. De plus, que signifie la rentabilité ? J'ai voulu prouver et me prouver qu'on pouvait aussi fonctionner en suivant le principe de tant de reliures à l'année : je créais des familles de reliures, reliure toile, reliure cuir, etc. Certains gestes nécessitent quatre ou cinq secondes, avec deux petits outils tandis que d'autres, avec des outils différents, vont demander dix secondes. Dans ce cas, il est pertinent de considérer que je multiplie les quatre ou cinq secondes par vingt. Ainsi, la série n'est épuisante ni trop répétitive. Finalement, après observation des quantités possibles à réaliser, je me suis mis dans l'état d'esprit d'un relieur privé. Cette idée m'intéressait : c'était l'époque où j'avais rencontré des relieurs privés pour externaliser une partie des reliures. Je voulais avoir une idée de ce qu'il était possible de faire tout en étant crédible à leurs yeux et en montrant que j'avais conscience de ne pas avoir les mêmes contraintes qu'eux. Par exemple, je peux acheter vingt peaux de chèvre en une seule fois, ce que ne peut pas se permettre un petit relieur. Il faut être vigilant, car, en travaillant en série, on peut avoir envie d'augmenter le rythme et la production, au détriment de la qualité ou de la réflexion. En effet, quand on

réfléchit, le geste est ralenti. Il y a certes un temps de réflexion : il faut savoir s'arrêter, regarder et se demander si on œuvre comme il faut. En revanche, répéter un geste a le mérite de le rendre plus fluide, à l'image du potier dont le tour de main devient presque naturel. En reliure, quand le geste commence à être bon, on l'arrête car on passe à une autre étape. En le répétant, on se rend compte que le dixième ouvrage sur lequel nous travaillons n'est pas comme le premier, qui n'était pas en soi difficile, mais le mouvement était moins souple, moins assuré. Le risque est qu'en s'arrêtant et en reprenant plus tard, on n'atteigne pas la même qualité de finition, car le cycle est rompu.

### **De quel type de livre s'agit-il ?**

J'ai beaucoup travaillé sur les ouvrages de la bibliothèque, de la toile au plein cuir. Ce sont des supports distrayants pour un relieur, et la bibliothécaire est à mon écoute. Il n'y a vraiment pas d'impératif calendaire. Depuis très longtemps, j'ai fait le vœu de dire : « un bon artisan doit être épanoui et ne me donnez pas cinquante reliures en toile de même couleur ». Que les livres qui sont là depuis deux cents ans me soient confiés aujourd'hui ou dans six mois ne change rien, d'autant plus qu'ils étaient communicables en l'état. Cependant, si j'ai un jour un chantier de cinquante ouvrages de la même couleur, je verrai cela comme un défi. Cela peut être stimulant, car le fait de ne pas avoir de délais ou d'indicateurs est assez pervers finalement.

### **Sur quoi portent ces ouvrages ?**

Je m'interdis de regarder le contenu jusqu'au moment de la couture et ne prends connaissance du titre qu'au moment de la dorure. J'ai toujours fonctionné ainsi car je ne veux pas faire de différence. Bien sûr, certaines reliures nécessitent une attention particulière au niveau des archives, mais celles-là ne me sont pas données dans un train : elles me sont confiées par le conservateur de façon individuelle, selon un protocole particulier avec un constat d'état. Avec celles-là, je suis un peu plus curieux et je prends connaissance du contenu avant.

## **S'agit-il de registres anciens ?**

Cela arrive. En ce moment, je travaille sur un registre du XVII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de restaurer la reliure. Je n'ai jamais appris la restauration de façon académique mais sous forme de stages. Je l'ai pratiquée lorsque j'ai dû démonter une reliure : j'étais très curieux de savoir comment le relieur avait procédé, comment il avait passé ses nerfs dans le carton, comment il avait fait ses coins, etc. Déjà, quand j'étais apprenti relieur, j'aimais savoir comment celui qui était avant moi l'avait monté. On est alors déjà dans une phase d'observation. On disait à mon ancien maître relieur qu'il fallait faire une reliure, et il démontait tout. Certaines fois, je me disais que c'était un peu dommage de démonter l'ensemble quand l'endossure était encore ferme, la couture très belle et les nerfs en bon état. Je le prévenais alors : « Là, on va tout démonter et se retrouver avec quinze jours de restauration de fonds de cahier ». Le fait de tout défaire risquait d'occasionner de nouvelles dégradations, alors que cela ne s'imposait pas. Pourtant, mon maître d'apprentissage m'expliquait : « Si tu veux, mais on a demandé de faire une reliure neuve avec un dos plat alors qu'on a des nerfs ». C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à être sensibilisé aux matériaux d'origine, alors que, paradoxalement, en pratiquant la reliure, je ne faisais que du neuf avec des matériaux neufs. Je me suis rendu compte ensuite, en travaillant aux Archives, que les techniques anciennes sont très intéressantes. J'essaie néanmoins de conserver ce qui peut l'être. Au départ, ma première réaction était par rapport au temps de travail. En effet, pourquoi faire un travail inutile et démonter une couture alors qu'elle est en parfait état, pour après faire une restauration, intervenir sur le papier, couper les fils, etc. Je trouvais cela aberrant.

## **Pourtant, il y a un atelier de restauration de l'autre côté du couloir.**

Effectivement, il y a un atelier de restauration papier : ma collègue n'intervient pas du tout sur la reliure comme la personne qui la précédait. Elle connaissait le papier mais ne travaillait pas sur la reliure, même si elle l'avait abordée pendant sa formation. Le fonds que je traite en ce moment est celui de la Sucrerie de Berneuil, du premier au dernier registre. Bénéficiant d'une liberté totale, je traite ceux dont j'estime qu'ils en ont besoin, en évaluant ceux qui

sont prioritaires. Un sur les dix premiers que j'ai commencé à regarder comporte des traces d'anciennes moisissures dans le dernier cahier et s'émiette. Dans ce cas-là, par exemple, je le réintègre et rédige une note en spécifiant qu'il doit passer entre les mains d'un restaurateur. Il y a une quinzaine d'années, il y avait encore des relieurs qui ne procédaient pas de la bonne manière, car ils ne connaissaient pas les techniques de restauration. Grâce à la restauratrice précédente, j'ai découvert beaucoup de colles et de matériaux que je ne connaissais pas. En retour, je lui ai appris des techniques sur les charnières et les parties mécaniques du livre. Dès que je rencontre un cas difficile, je préfère ne pas intervenir, suivre une formation et m'en occuper lorsque j'aurai les connaissances nécessaires.

### **Avez-vous des délais à respecter pour des prêts ou des expositions ?**

L'année dernière, j'ai travaillé sur un ouvrage, un relevé de travaux pour la restauration du château de Pierrefonds par Viollet-le-Duc, donc un document « à part ». Il n'était pas très esthétique, un peu comme un cahier d'école, mais l'ouvrage était important. C'était pour une exposition et il était délicat de l'exposer dans cet état, notamment car le plat supérieur était dissocié et le dos tombait. Là, il y avait un délai et c'était agréable. J'ai pris beaucoup de plaisir à travailler dessus : j'ai refait une couture avec une reliure de conservation sans colle.

### **Comment s'organise l'arrivée des documents ?**

Par exemple, je reçois la liste des ouvrages que je vais chercher en magasin, sauf pour la bibliothèque où on me les apporte. Je les sors, j'envoie la liste de ce que j'ai effectivement pris, et le signale doublement sur le logiciel de traitement informatique et par un fantôme sur la tablette. Je fais mon travail, puis les mets sur un gros charriot en inox et les dépose à l'archiviste responsable du fonds.

**Arrive-t-il que des lecteurs qui ont envie de consulter un document non communicable à cause de son état matériel le signalent ?**

Il peut arriver qu'un lecteur se retrouve en salle de lecture avec un ouvrage abîmé. On le laisse consulter s'il n'y a pas de risque et on le sensibilise au fait qu'il y a un feuillet qui se détache ou que le dos se désolidarise. C'est après consultation que l'ouvrage me revient. Dans ce cas, il est retiré de la communication et me parvient comme la trentaine des ouvrages du train de reliure que je suis en train de traiter. Il va prendre le train en marche et rejoindre les autres. Ce qui rend non communicable à ma connaissance un document ici, c'est quand la partie papier est endommagée et qu'il y a un risque de perte d'informations. En général, il s'agit de séries et c'est souvent sous-traité par une entreprise dans le cadre d'un appel d'offres. Ce type d'opérations est coordonné par la restauratrice. En général, il y a un gros travail sur le papier avec parfois la nécessité de décontaminer. Les prestataires assurent aussi la reliure. Ce sont très souvent des registres de délibération, la série Q, des registres en toile écrue. Ils ne font pas une reliure proprement dite, mais un emboîtage.

**Qu'est-ce qui est le plus intéressant dans votre travail ?**

La diversité de formats, de papiers et de matériaux. Si on ne me fait faire que des pleins cuirs en veau, je vais me lasser au bout de trois semaines. Je pense que c'est comme dans tous les métiers : si on a toujours le même format, la même déchirure et la même encre, c'est facile, mais on s'ennuie.

**Mais il y a des fois des surprises. Quand j'avais mené mon enquête dans votre atelier, vous m'aviez parlé des découvertes qu'on pouvait faire sur les gardes.**

Effectivement, sous les gardes, on tombe parfois sur des petits mots, comme lorsqu'on décolle un papier peint où l'artisan avait écrit la date sur le mur. Je

regrette de ne pas les avoir pris en photos. Je me souviens d'une inscription, « naissance de Marguerite », avec une date. Je suppose qu'il s'agissait du jour de la naissance de la fille du relieur. C'est un des aspects amusants du métier. Je ne les ai pas gardés. C'est dommage, car on jette des choses, convaincu que cela n'a pas de valeur, au sens marchand du terme, et pas d'intérêt patrimonial, puisque ce n'était pas un document d'archives. Ces mots n'étaient pas anciens, environ une trentaine d'années, et certains étaient écrits au stylo dans de la reliure administrative. Ils semblent si banals qu'on ne s'y attarde pas.

### **Ce sont des mots anonymes, comme souvent l'est le travail du relieur.**

En revanche, je colle des ex-libris avec mon nom. C'est un papier de conservation préencollé, un peu comme un timbre. Cela a été mis en place, non pour que mon travail soit signé, mais pour pouvoir identifier le relieur et le responsabiliser au niveau de l'exécution. En effet, il y a d'autres reliures que les miennes dans la bibliothèque. Ainsi, les reliures ne sont plus anonymes. Concrètement, cela permet, par exemple, en cas de dégradation d'un cuir ou d'une matière, de remonter dans l'historique des achats et d'en repérer l'origine. De là, on peut en déduire, par exemple, que tous les livres reliés avec tel stock de peaux de chèvre provenant de telle peausserie et à telle époque ont de fortes chances de mal réagir. Après, il peut aussi s'agir d'un problème technique. Je peux, en me rendant à la bibliothèque, sortir les livres, voir l'année où je l'ai fait et observer le comportement d'une colle que j'avais appliquée il y a six ans.

### **Vous vous rendez souvent dans la bibliothèque pour voir l'état de votre travail réalisé ?**

De moins en moins, même si c'est vrai que j'y vais de temps en temps. En fin de compte, je m'y rends pour prendre un livre puis je vais finalement m'attarder à regarder d'anciens livres que j'avais reliés. Je les connais tous et les reconnais de suite. En fin de compte, ce qui est amusant, c'est qu'il ne m'est encore jamais arrivé d'en voir un et de ne plus me rappeler si je l'avais relié.

## **Comment s'organise le circuit avec les ouvrages de la bibliothèque ?**

La collaboratrice de la bibliothécaire m'apporte le chariot avec la trentaine d'ouvrages puis je conviens d'un rendez-vous avec la bibliothécaire, qui est généralement trois jours après, et nous remplissons les fiches de travaux. En deux heures à peu près, nous avons fait le tour des besoins en reliure. La bibliothécaire choisit la couleur des cuirs, à partir d'un nuancier avec des numéros, qu'elle reporte dans la fiche de travaux. À côté, j'ai mon catalogue de papiers marbrés, dans lequel elle choisit et me précise si elle veut un demi-cuir, un demi-cuir à coin, etc. J'aspire à ce que mon donneur d'ordres soit mon client, qu'il sache ce qu'il veut. Nous avons un réel échange, ce que je trouve agréable. Quant à la partie dorure du titre, elle n'est pas décidée tout de suite. Après débrochage, je photocopie toutes les anciennes pages de titre, j'en garde une copie pour mon dossier et les dépose dans sa bannette. En retour, elle me surligne tous les mots qu'elle souhaite être apposés pour le titre. Je fais ensuite ma dorure.

## **Pour la dorure, y-a-t-il des consignes particulières ?**

Absolument pas. J'ai entière liberté. Je choisis en fonction du type de d'ouvrage et de décor, sauf en cas de reliure ancienne, pleine peau, mais cela représente à peine une sur vingt. La plupart du temps, on les restaure et le titrage original est intact. Il peut arriver que ce soit des documents qui n'aient jamais été reliés, mais c'est assez rare. Je suis très autonome dans mon travail pour gérer l'atelier, commander les fournitures, les consommables, etc. et dépends hiérarchiquement du directeur-adjoint des archives.

## **Travaillez-vous avec des apprentis ?**

Pour l'instant, non. Je me suis rendu compte que la présence d'un apprenti demande aussi beaucoup de travail. La personne est dans mon espace, au milieu de mes outils. On développe très vite ses habitudes professionnelles. Si la personne est consciencieuse, cela va bien, mais si travailler avec un apprenti se réduit à faire preuve d'autorité, cela devient moins intéressant. Il faut

vraiment que le candidat ait envie d'exercer ce métier. Vu de l'extérieur, la reliure peut être un domaine attractif, mais quand on n'y arrive pas, c'est très dur. J'ai pu l'observer avec une apprentie. Avec l'expérience, c'est un métier qui ne présente pas de grandes difficultés, à part celles créées par l'évolution des matériaux (on a beau avoir trente ans de pratique, on redevient débutant devant un carton de qualité médiocre, qui ne cambre pas comme on le souhaite, ou face à une toile poreuse, alors que c'est la même référence que celle du rouleau précédent).

Quand on travaille avec un apprenti qui n'arrive pas à intégrer la technique, c'est difficile. Au début, je me disais que je ne savais peut-être pas aborder l'apprentissage comme il le fallait, et puis je me suis rendu compte qu'il n'avait pas le bon geste. Je n'ai pas eu à lui dire, il l'a découvert lui-même. Il a alors pris conscience qu'il devait faire le deuil du métier de relieur. Rien que pour cela, l'apprentissage n'est pas une chose facile.

### **Qu'est-ce qui n'allait pas avec son geste ?**

Il était raide. Au bout d'un certain temps, s'il n'évolue pas, il ne le fera jamais. Il est tout à fait logique, si la personne est consciencieuse, qu'elle manque de confiance et fasse un faux mouvement. On la rassure alors en lui expliquant qu'il s'agit d'un exercice. Mais il arrive que le blocage persiste, et c'était le cas ici. En reliure, contrairement à la restauration, il est plus difficile de faire marche arrière : quand on encolle une toile par exemple, les gestes sont larges et francs. Mais, parfois, il faut aussi savoir être précautionneux pendant des heures (quand on retire de la colle, par exemple). On peut toujours faire une petite retouche, mais l'objectif est de ne pas en faire. Si on accélère le geste, c'est là que cela se déchire. Cela ne me déplait pas : en revanche, si je ne devais faire que de la restauration, je m'ennuierais car j'aime passer d'une matière à l'autre. Ce sont les matières premières qui me plaisent en reliure. En restauration, il y a très peu de changements de matières mais beaucoup plus d'outils. En reliure, on a du gros outillage : presse, massicot, cisailles et étau à endosser. Pour les petits outils, on a les ciseaux, le plioir, le couteau à parer, les pinceaux, le cutter, la scie et le marteau à endosser. Il faut compter également le matériel de dorure : roulette, fers, filets, couteau, réchaud, etc. D'ailleurs, si on ne la pratique pas, on risque de perdre la main. Il m'arrive de récupérer de temps en temps des registres au pilon pour continuer à m'exercer.

**Est-ce que vous dorez en série ?**

Oui, quand je dore, je ne fais que ça, généralement une semaine minimum. Cependant, si j'ai une dorure à faire entre deux reliures, je le fais, mais je n'aime pas préparer le matériel à dorer pour un seul ouvrage. Quand je dore, j'aime le faire pour une semaine minimum, car on prend ses marques et on réorganise à nouveau son poste. Mon établi est régulièrement rangé totalement. Quand je commence, je fais toujours des essais avant. On a l'impression que la température du bronze varie entre le matin et l'après-midi, un peu comme si tout le matériel avait besoin de « se mettre en route », lui aussi. Le rendu est bien meilleur à la feuille d'or, on obtient une très belle netteté. Jusqu'à ma formation aux Archives nationales, je ne travaillais qu'au ruban, c'est la technique que j'avais apprise.

**Est-ce que vous rencontrez des difficultés à vous approvisionner en matériaux ?**

Oui, cela devient difficile. Les collections de papiers marbrés, par exemple, sont en passe de disparaître. Je n'ai reçu qu'un tiers de ma dernière commande car il y a beaucoup de séries qui ne sont plus fabriquées. Pour les cuirs et les cartons, c'est pareil : la qualité baisse et ce ne sont jamais les mêmes alors que ce sont les mêmes références. Avant, je prenais plaisir à déballer mes commandes, maintenant, je me demande ce que je vais découvrir.

Dominique CHARLENT  
Relieur  
Archives départementales de l'Oise  
dominique.charlent@cg60.fr

Anne BOTH  
Équipe du Lahic (IIAC -UMR8177 CNRS EHESS)  
bothanne@yahoo.fr